

qui grondaient tout à l'heure en moi, c'était maintenant le cantique involontaire de l'action de grâces.

» Une force calme est venue. J'ai senti que j'étais renouvelé pour le combat, et que ma volonté venait d'être trempée sept fois dans le sang de l'Agneau.

» Puissé-je obtenir cette grâce de te contempler de mes derniers regards, image sacrée de mon Sauveur ! Puisse une main amie te mettre alors dans mes mains, t'élever devant mes yeux, t'approcher de mes lèvres ! Si les accablements de l'heure solennelle m'empêchaient de prier, mes yeux attachés sur toi porteront encore à mon âme le secours de ta présence ; heureux s'il m'est donné de mourir dans ce regard d'amour, comme ce grand religieux ⁽¹⁾ qui, sur son lit de mort, ne détachait plus ses yeux du Crucifix : *Je ne puis plus le prier, murmurait-il encore, mais je le regarde !* »

Je le regarde ! c'est ce que fit Jeanne d'Arc sur son bûcher ; c'est ce qui rendit sa passion si conforme à la Passion de Jésus son maître.

Rappelons cette belle page :

Jeanne fut abandonnée à l'autorité séculière, pour subir sa peine. *Elle demanda une croix* ⁽²⁾ pour se fortifier dans cette dernière lutte : un Anglais compatissant s'empressa de lui en faire une de bois et de la lui donner. Elle la prit très respectueusement, la fixa dans sa robe, sur sa poitrine, *et ne cessa de la couvrir de baisers et de larmes*, en implorant l'assistance du divin Rédempteur qui mourut aussi, lui, innocemment sur la croix.

« Pierre Martin Ladvenu et moi, raconte frère Isambard ⁽³⁾, nous suivîmes Jeanne et restâmes près d'elle jusqu'à la dernière heure. Sa fin fut chose admirable, tant elle montra grande contrition et belle repentance. Elle disait des paroles si piteuses, dévotes et chrétiennes que tous ceux qui la regardaient, en grande multitude, pleuraient à chaudes larmes. Le cardinal d'Angleterre et plusieurs autres Anglais furent contraints de pleurer et d'avoir compassion... Comme j'étais près d'elle la pauvre fille me supplia d'aller à l'église prochaine *et de lui apporter la croix, pour la tenir élevée tout droit devant ses yeux, jusques au pas de la mort*, afin que la croix où Dieu pendait, fût, elle vivante, continuellement devant sa vue.

» C'étaient bien une vraie et bonne chrétienne. Au milieu des flammes, elle ne cessa de confesser à haute voix le Saint Nom de Jésus, en implorant et invoquant l'aide des saints et saintes du Paradis. En même temps elle disait qu'elle n'était ni hérétique, ni schismatique, comme le lui imputait l'écriveau.

» Elle m'avait prié de descendre *avec la croix*, une fois le feu allumé *et de la lui montrer toujours*. C'est ce que je fis.

» A sa fin, inclinant la tête et rendant l'esprit, Jeanne prononça encore avec force le nom de Jésus. Ainsi signifiait-elle qu'elle était fervente en la foi de Dieu... Les assistants pleuraient. »

Oh ! que l'on combat avec intrépidité, fût-ce au milieu des flammes ; que l'on souffre avec héroïsme quand, à l'exemple de la Pucelle, on a le crucifix sous les yeux et la croix sur son cœur !

1 Lacordaire.

2. Si Jeanne cherche ainsi sa force dans la croix à l'heure de sa mort, c'est qu'elle l'avait aimée dans le cours de sa vie. On conserve dans une chambre de la ferme de Sept-Fonds, à 3 kilomètres Nord-Ouest de Vaucouleurs, un christ en bois de chêne grossièrement sculpté, d'environ 60 centimètres de hauteur. Sur la croix on lit cette inscription : « Jeanne d'Arc adora ce Christ en 1428, à la chapelle de Saint-Nicolas, Val de la ferme de Sept-Fonds. » (*Semaine de Verdun*, 26 juillet 1890.)

3. Déposition du Frère Isambard de la Pierre, acolyte du Vice-Inquisiteur Lemaître, dans le procès de réhabilitation de Jeanne. (Voir J. Fabre, *Procès de réhabilitation*, tome II, page 98.)

Chapitre Onzième. ❁❁❁

LE CRUCIFIX A NOTRE MORT.

Lamartine, dans des vers puisés à la source chrétienne, dépeint admirablement le divin cœur-à-cœur, le muet colloque du mourant et de son crucifix.

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme ;
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

Oui, le prêtre est là, priant et offrant le crucifix aux baisers du malade ; celui-ci ne le quittera plus.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche :
L'autre, languissamment replié sur son cœur,
Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore ;
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,
Comme un léger parfum que la flamme dévore
Avant de l'embraser.

Le poète, apostrophant la sainte image, ose bien alors, dans trois strophes sublimes, demander au crucifix ce qu'il murmure à l'oreille du mourant :

Alors qu'entre la vie et la mort incertaine,
Comme un fruit par son poids détaché du rameau,
Notre âme est suspendue et tremble à chaque haleine
Sur la nuit du tombeau ;

Quand des chants, des sanglots la confuse harmonie
N'éveille déjà plus notre esprit endormi ;
Aux lèvres des mourants collé dans l'agonie,
Comme un dernier ami,

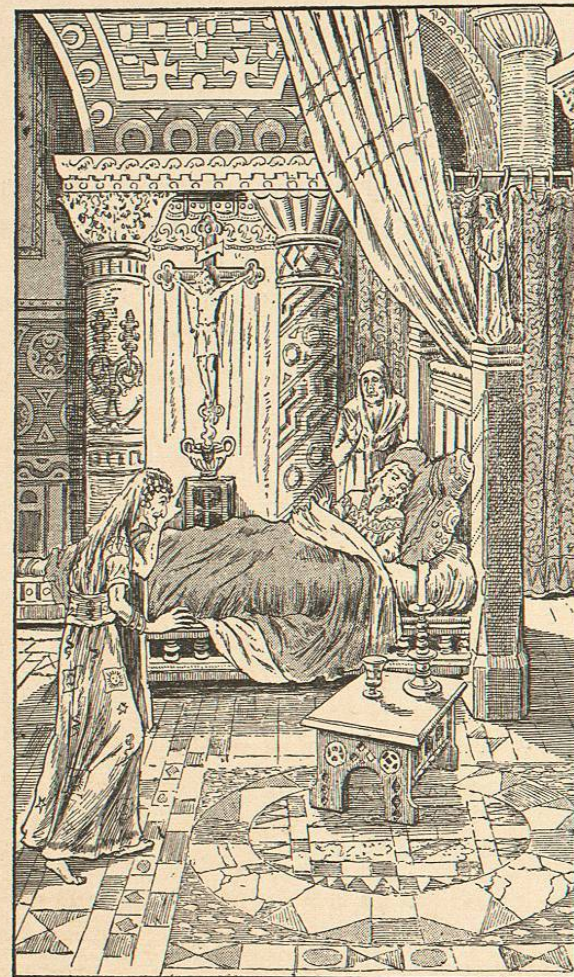
Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu leur regard abattu,
Divin consolateur, dont nous baisons l'image,
Réponds, que leur dis-tu ?

Ce que le crucifix leur dit, le poète ne nous le fait pas savoir, mais l'histoire de l'Église nous le révèle; aux pécheurs, le crucifix murmure à l'oreille une parole de pardon, à ceux qui tremblent, une parole de confiance, aux âmes pures une parole d'amour.

Qui ignore les conversions opérées, à l'heure de la grande séparation, par la présence du crucifix ?

Nous avons vu le roi Louis XV, après une vie de débordements, faisant une mort de saint, converti par le crucifix de sa fille.

On raconte qu'un autre moribond — (était-il roi ou sujet ? peu importe à cette dernière heure) fut converti par le crucifix de sa mère. En vain avait-on fait le siège



« IL FAUT ENLEVER LA CROIX, »
murmure le mauvais génie.
Représentation symbolique de la mort du pécheur.

de cette âme révoltée ; prières, crainte de l'enfer, tout s'était brisé contre une volonté obstinée dans le mal. — Le Curé se retirait quand la fille du malade l'arrête.

— Prenez ce crucifix, c'est celui qu'a baisé sa mère mourante !

Le prêtre fait une prière à Dieu, et rentrant dans la chambre :

— Voici le crucifix de votre mère ; résisterez-vous encore ?

— Le crucifix de ma mère ! apportez, que je l'embrasse ! puis, se ravisant : Non, pas tout de suite ; mes lèvres sont trop souillées pour baiser le crucifix qu'a baisé ma mère. Écoutez-moi...

Les yeux fixés sur les bras ouverts du Sauveur, le mourant fit l'aveu de ses fautes, en reçut le pardon, et rendit l'âme, consolé, fortifié, les lèvres collées sur le crucifix de sa mère.

Le démon sait le pouvoir convertissant du crucifix, à cet instant suprême, d'où dépend une éternité de bonheur, ou de malheur. Aussi fait-il tous ses efforts pour détourner du crucifix les yeux et la pensée du moribond.

Je n'oublierai jamais une image symbolique des derniers instants du pécheur ; un jeune homme mourant est étendu sur son lit. La somptuosité de l'appartement montre qu'il a été riche. Il a sans doute beaucoup à se faire pardonner. Un grand christ est suspendu à la muraille, au chevet du malade. Un regard sur le Sauveur peut sauver cette âme qui va s'endormir de son dernier sommeil. Mais le démon est là, sous forme d'une sorcière, qui essaie de faire disparaître le signe Rédempteur et qui, d'un geste montrant le crucifix, dit au garde-malade : « Il faut enlever cette croix. »

Aussi l'Église veut-elle, dans sa liturgie, que son ministre, pour réagir contre les efforts de Satan, offre le crucifix aux yeux et aux lèvres du mourant : « Que le prêtre, dit le Rituel, offre l'image de Notre Sauveur crucifié à baiser, excitant par des paroles efficaces à l'espérance du salut éternel, et qu'il place l'image en face de lui, afin qu'en la voyant il conçoive l'espérance de son salut. »

Si le Christ murmure à l'oreille du pécheur la parole du pardon, à l'oreille du chrétien qui est resté fidèle, il murmure la parole de confiance. La confiance ! oh ! qu'elle est nécessaire à la mort ! Entre toutes les douleurs humaines, la douleur suprême, c'est la mort... « *Vous mourrez seul,* » ce mot de Pascal donne le frisson. Oui, celui qui ne croit pas, mourra seul, et bien seul ; mais s'il s'agit du chrétien agonisant, Pascal se trompe : le chrétien n'est pas seul à mourir. Quand tout a disparu pour lui, les parents, les amis, le bruit, la lumière, tout..., le crucifix lui reste ; ils sont deux mourants, ils seront deux morts⁽¹⁾. »

« Ah ! mon cher frère, où sera votre ressource à la mort, où sera votre réconfort ? dans le crucifix. Où adresserez-vous vos regards, où porterez-vous vos soupirs ? vers le crucifix. Qu'exposera-t-on à votre vue, que vous mettra-t-on dans les mains, que vous appliquera-t-on sur les lèvres ? le crucifix⁽²⁾. »

Oh ! quelle confiance donne, à l'heure suprême, ce divin tête-à-tête ! Chacun sait les merveilles de dévouement et de zèle opérées par saint Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence.

Cependant il était poursuivi par la crainte des jugements de Dieu. Vers la fin de sa vie, il tremblait, en songeant qu'il devrait rendre compte des âmes confiées à sa houlette : « Mon Père, mon Père, disait-il souvent à son confesseur, pensez-vous que je puisse me sauver avec mon évêché ? y a-t-il espérance que j'y ferai mon salut ? » Notre-Seigneur eut pitié de son fidèle serviteur. Le jour de la Purification de la Sainte Vierge, il entendit une voix qui, sortant du crucifix, lui dit : « Thomas, ne vous affligez pas, ayez encore un peu de patience : le jour de la Nativité de ma Mère, vous recevrez la récompense de tous vos travaux. »

C'était la parole de confiance tombée des lèvres du Christ.

Comme témoignage incontestable de cette révélation, la bouche du crucifix miraculeux demeura ouverte, quoique auparavant elle fût fermée, et ce qui n'est pas moins admirable, on vit des dents de cuivre si bien formées, que les plus habiles sculpteurs

1. Duilhé de Saint-Projet, *Apologie scientifique de la foi chrétienne*, page 490.

2. Bourdaloue, *Exhortations*, 11, 204.